

Nicolas Bauche  
24 octobre 2005

## **Combien tu m'aimes ? (Bertrand Blier)**

On a tort de réduire le cinéma de Blier à de la provocation gratuite. Les bons mots et le grivois ne sont qu'un trompe-l'œil piquant où l'on goûte ce que le metteur en scène a gardé d'une jeunesse passée aux côtés de Michel Audiard. La verve des dialogues ne fait pourtant pas tout. Il faut encore en entendre la poésie. Après les ratages cuisants des *Acteurs* (2000) et des *Côtelettes* (2003), films où les signes distinctifs de l'auteur deviennent d'abominables travers, *Combien tu m'aimes ?* signe son retour en grâce. Monica Bellucci est l'artisan de ce miracle cinématographique. Son jeu, souvent agaçant et artificiel, trouve les intonations exactes pour articuler un texte beau et absurde à souhait.

En dirigeant l'actrice italienne, le réalisateur épouse une certaine représentation de la féminité, un corps dont les courbes à la Ingres occupe tous les plans. Parce que Blier est un homme et qu'il choisit la plus belle des femmes, *Combien tu m'aimes ?* prend un tour inattendu. N'est-ce pas, au fond, le propos de son film ? D'une rue de Pigalle, François (Bernard Campan) contemple Daniela (Monica Bellucci), assise dans la devanture d'un bar de prostituées. Elle offre sa beauté au regard de tous et prête son corps au plus offrant. Au jeu de la surenchère pécuniaire, François est le plus fort. Récemment doté d'un loto exorbitant (quatre millions d'euros, ce n'est pas peu), il demande à la belle de jouer le rôle de son épouse jusqu'à ce que ses caisses soient vides. Marché conclu. Mais la rétribution dépasse ce qui était escompté : l'amour s'invite chez ce couple mal assorti, un ménage à trois où l'éros chamboule nos conceptions sociales et morales de l'engagement.

Acheté au départ, le sentiment amoureux naît presque naturellement dans le cœur de la prostituée. La professionnelle des jeux sexuels met de côté ses feintes érotiques pour se laisser aller à son propre plaisir. Le désir de François, son envie d'aimer amène Daniela à le payer de retour. Déjà dans *Mon homme* (1995), le cinéaste explorait les relations troubles d'une prostituée (Anouk Grinberg) et de son souteneur (Gérard Lanvin). Comment aimer passionnément alors qu'il y aura toujours un tiers entre eux ? Cette fois-ci, Blier interroge ce triangle amoureux du point de vue du client. Mais la situation n'est pas paisible pour autant. L'interlope s'immisce à travers la personne de Charly (Gérard Depardieu), proxénète proche du commandeur de *Dom Juan* de Molière. Sa simple apparition dans le champ de la caméra noircit l'horizon d'une interrogation dramatique : et si Daniela n'était finalement qu'une fille de rien, faite pour l'escroquerie facile et la fange des trottoirs ?

L'insolence du cinéaste s'estompe au profit de problématiques plus classiques. Il ausculte le quotidien bourgeois comme une vertu à construire. Contrairement à ce que l'on peut croire, la paix du ménage ne va pas de soi. La routine du couple est une scène à ériger.

Alors qu'Alain Resnais se complaît aujourd'hui dans le vaudeville, Bertrand Blier est le dernier représentant d'un ton littéraire et décalé qui tient autant de Prévert que du théâtre existentiel, Ionesco en tête. Les petits gestes du quotidien donnent lieu à un ravissement de la langue, à des scènes où le simple fait que Daniela ôte son manteau illumine littéralement la

pièce : François Catonne, le directeur de la photographie, surexpose alors l'image à la chaleur d'une lumière solaire, prenant les scènes au pied de la lettre.

Souvent réduit à la part congrue, le son trouve là une place de choix. *Trop belle pour toi* (1989) lévite sur un lied de Schubert : *Combien tu m'aimes ?* suit les lignes mélodiques du *bel canto* italien. La musique de Puccini, Verdi et Bellini lui donne un ton irréel, tirant le film vers des territoires invisibles pour les yeux : le désir ? La beauté distante du long-métrage ne s'évapore qu'une fois, lors d'une soirée entre amis sur des airs de techno. Le vulgaire pointe le bout de son nez avant d'être congédié. Une parenthèse dans une œuvre d'exception.

Critique : Nicolas Bauche

© Les Cafés Géographiques - [cafe-geo.net](http://cafe-geo.net)